

Elle est à sa fenêtre, premier étage. Elle boit du thé. Jupe tube, montée en plis sur les cuisses. Dehors, brouillard. Été, dix-huit heures. Chevelure laquée. Cigarette en bout de doigts. Ongles gantés de vermeil. Pose la tasse vert sombre, sur le rebord de marbre jaune. Elle déteste le marbre jaune. Elle guette. Il arrivera.

Dans le thé il y a du rhum brun. Provenance Caraïbes. Envoi illicite. Cousin sous-sous-ministre.

Son fils apparaît.

– Salut M'man,

Il s'incline à baiser le front de la mère.

Elle ne bouge pas. Elle porte une fragrance chèvre-feuille. Elle expire la cigarette. Ce n'est pas son fils qu'elle guette. Pil, dix-huit ans. Il ouvre la fenêtre.

Du bout des doigts elle repousse le battant. Elle écrase la cigarette dans une coupe de cristal. Décroise les jambes.

– Arsenic,

elle dit, à propos du brouillard.

Elle se lève, elle est grande sur ses talons aiguille, elle enlace l'enfant habillé de noir, aux pompes de cuir clair. Il est élégant, Pil. Il enlace la mère. Ses bras font un berceau.

– D'habitude, il dit, tu es souriante le lundi.

– Je suis souriante.

– Tu te forces.

– Ce soir, lentilles au miel.

– J'ai dit à Margaret je ne dîne pas.

– Tu m'abandonnes.

– Tu as Margaret.

Pil pose la main à plat sur la joue tendre de la mère, Glanor, cinquante-trois ans.

– Tu as changé, il dit, la place du meuble.

Glanor sourit.

– Tu ne demandes pas, il dit, où je vais ?

– Pourquoi doutes-tu de toi ?

il dit à sa mère.

– Ton père n'arrive pas.

– Ce jaune, derrière le fauteuil. Dessus il y a du doré.

Glanor se lève. Baisse la jupe. D'une main aplatit la chevelure brune coupée aux épaules qu'elle boucle le matin elle déteste l'idée d'un casque sur la tête elle a besoin qu'on voit ses yeux. Dans ses yeux il y a tout. La tristesse, la fureur, l'amour.

– Le jaune derrière le fauteuil, elle dit, ça fait trois semaines.

– J'ai vendu un lot de dix motos, dit Pil. Le client en veut quinze. Dans une heure j'ai rendez-vous.

Pil fait fabriquer, à Kalon, des motos qu'il customise. Les transactions commerciales avec Kalon sont hyper taxées. Pil a un plan.

Kalon, au sud de Blaka où vivent Glanor et Pil. A Kalon, il n'y a pas de pluies incessantes, de brouillard infesté, il n'y a pas de ciel blanc linceul. Il n'y a pas le gris qui est la signature du néant. Un gris du plomb qui scelle les tombeaux.

– Ce n'est pas l'arsenic,

dit Pil à propos du brouillard. Il pique une cigarette dans le paquet de la mère.

Blaka est une république maraîchère. On y cultive le tabac.

– Louise est chez Mary,

dit Glanor.

Louise est la sœur cadette de Pil.

Pil ne dit rien. Il voudrait. Non pas à propos de sa sœur. Il se fout de sa sœur.

– Maman ?

A ce mot le poil de Glanor se lève. Elle aime quand sa peau frémit.

– Lloyd, je l'ai eu au téléphone,

dit Pil.

Glanor est debout dans le salon bas de plafond au plancher de bois. Le plancher est couvert de tapis. Salon saturé de livres, tableaux, lustres de cristal, objets sur les commodes, soieries couvrant les coussins ça ne fait pas vieillot, non, ou conventionnel.

Il y a quelque chose dans le décor comment dire, de détraqué. *Détourné de la trace*, obtient-on de l'étymologie. Glanor aime l'origine des mots. Une richesse inachetable, elle dit.

Une richesse squattant l'entièreté du cerveau avant de descendre dans la gorge.

Nous dirions que le salon de Glanor est poétique. Jaune safran, violet, vert électrique. Éclectisme de vases, lampadaires, cendriers. Louise la fille de Glanor est en osmose avec l'outil, elle soude, fore, raccorde, Glanor conçoit.

Louise aime rendre service à sa mère. Elle est comme ça. Froide, en amour de son visage de son corps aussi, elle se maquille elle a quinze ans, se maquille comme les héroïnes malheureuses des années cinquante, sophistiquées. Il n'y a que les cheveux à biaiser le domptage. Ça viendra. Les vêtements qu'elle porte, elle les coud. Sa mère, lui passe commande paie sa fille. Glanor dessine des vêtements. Des robes essentiellement, des courtes et des longues.

Glanor aime sa fille qui ne lui montre pas qu'elle l'aime de la façon qu'à Pil à le montrer, gestes en lianes.

Glanor est vernie, côté enfants. Depuis que la république renonce à l'école au régime de sanctions, points, hiérarchie des QI, tout le monde est détendu, dans les maisons.

– Lloyd ?

dit Glanor elle déplace le flamant rose de bois il porte une ampoule dans le bec, un garçon le lui vendit dans une rue, entouré des témoins d'un mariage à venir. Depuis le flamant ne quitte pas Glanor. Première fois qu'elle pense non pas au jeune homme mais à la satisfaction de ce dernier, ou pas, de regarder l'épouse.

– Lloyd est malade,

dit Pil.

Les jeunes ne voulaient pas d'une vie enfermée dans un bureau ou torcher des culs trois cent cinquante jours par an moins quatre semaines de congé, quatre semaines bordel ça donnait des overdoses les gens tombaient comme des mouches les robots arrivaient en renfort ce qui rendait les gens plus déprimés encore.

Les gens, ils ne savaient plus où en était le bonheur, d'ailleurs n'était-ce pas une fable ? Le *bonheur*, ça existait ? Ou le concept était-il inventé par commercialité ?

– Mon frère, dit Glanor, se traîne depuis des semaines tu veux une bière ?

Pil se rend dans la cuisine. De la cuisine il dit Le médecin ordonne à mon oncle d'arrêter le boulot il voudrait te voir.

– Le médecin ?

– Mon oncle.

– Où est Margaret ?

dit Glanor elle est assise sur un fauteuil de soie vieux rose entre deux coussins violet,

l'un l'étant totalement, l'autre piqueté de lys dorés.

Pil tend la bière, s'accroupit aux pieds de sa maman, sur la cuisse de qui il pose une main. Glanor croise les jambes, qu'elle a jolies. Toujours Pil a une main sur la mère.

Elle, de la main où il n'y a pas la bouteille de bière, caresse la chevelure noire épaisse de Pil, yeux bleus, sourcil épais, nez droit, lèvres plutôt fines. Belles dents rangées comme il faut. Glanor aime les chaises rentrées sous la table. Elle aime le détraqué poétique auquel il faut, oui, de l'harmonie. Elle a, elle le croit modestement, le sens de l'harmonie.

Les dents alignées de Pil la satisfont.

– Lloyd, dit celui-ci, a besoin de quelqu'un pour diriger le bordel.

– Toi ?

elle dit.

Elle avale une goulée. Immédiatement l'ivresse sort-elle du buisson. Elle a des plumes rouges, l'ivresse, on dirait un oiseau exotique sauf que l'ivresse porte un masque, un chapeau haut de forme, porte des mitaines. Glanor sourit.

– Au retour de Papaï, dit Pil, tu continueras d'aller bien?

– Je tâche de chérir mes abîmes.

– Lloyd engage un nouveau boy. Il lui confiera la direction. Avant ça le type doit être formé.

– Ça ne me regarde pas.

– Pour la passation Lloyd pense à toi.

– Je n'y connais rien au sexe. Papaï se fait exclusivement sucer.

– Maman.

Pil prend l'élan de se lever Glanor s'incline retient l'enfant.

– Une femme, elle dit, ne peut diriger un bordel destiné aux femmes.

– Lloyd s'arrangera.

– Les humains sont rusés. Je leur préfère l'art.

Pil se lève. J'ai rendez-vous, il dit. Glanor pose la bouteille, vide, sur la droite. A côté du flamant.

Une porte se ferme. Un homme chante. Pil et Glanor, immobiles.

L'homme dans le vestibule il a les lèvres épaisses retire sa cravate.

– Je disparais,

dit Pil et sort du salon sans croiser son père engouffré dans la chambre à coucher. Pil crie fort, les sourcils de Glanor indiquent la désapprobation, Pil crie Salut à toi Papaï ! et s'en va.

Glanor est seule avec le flamant, le tapis moelleux, le cendrier de nacre.

La tristesse, elle est née avec. Heureusement il y a l'ivresse, heureusement il y a Papaï il a enfilé un collier de turquoises, il porte des talons orange, la robe bleue de lin, paupières bleu de mer celle de Grèce où personne ne met plus les pieds ils brûleraient. Bonjour chérie, il dit, ce soir nous mangeons du lapin.

Papaï cuisine divinement. Margaret, quand le soir il est là, épluche, n'assaisonne pas.

Que vouloir de plus, pour un lundi d'été ?

Il y a l'amour, la beauté, la bouffe. Il y a la folie. Il y a.

La joie? Il manquerait la joie ?

2.

Glanor frappe à la porte du haut sous les combles, ancien appartement de Pil sauf que

Pil ne s'y plaisait pas. Margaret a vingt-trois ans Glanor n'en voulait pas. Papaï l'avait engagée, sa femme était sujette aux idées cafard comme une nuit où on voit rien que dalle. Je n'en veux plus, avait dit Glanor elle voyait une psy habile à la détendre. Aimez vos abîmes Glanor, lui avait dit la docteure ès psyché.

– Oui ?

dit Margaret elle est allongée sur le lit que Glanor avait, pour Pil, couvert d'un velours bleu clair un peu gris de toute beauté bien tendu.

– Tu peux y aller,

dit Glanor.

– Pas envie.

– Tu ne sors plus, Margaret.

– Mes amis sont en vacances.

Glanor ferme la porte sa jupe tube lui serre la bedaine le lapin crevé prend de la place pourtant sans oreilles.

Elle descend les marches, grincent, elle ralentit le pas elle aime le bois s'amusant de son poids plus trois cent gramme au moins d'une quadrupède n'ayant plus besoin de pattes ni d'oreilles ni d'un cœur pour vivre.

L'ivresse donne du cœur à Glanor. Papaï l'attend au bas de l'escalier lui tend un verre de blanc haut sur pied. Choubidou dans sa robe bleue.

– Je te l'avait dit,

il fait dans un sourire de soleil absolument rond un sourire parfait. Il a mis *Alexandrie* remixé il entraîne Glanor il rit, il ne boit pas, Papaï, pas une goutte, il est tombé dans la vie à peine né, la vie lui est entré par chaque pore intoxicant chaque cellule, il est toujours content souriant solaire sauf quand il va mal ce qui est rare alors vraiment mal.

Ils dansent ces deux-là, il rient ils bougent Glanor boit, la joie est furtive Glanor ne la retient pas en serait incapable, de foutre la joie dans ses filets alors elle chérit le concept. La joie organique finit pas pointer son muser, avec son chapeau, ses plumes, ses oreilles, souvent grâce à Papaï pour ça qu'elle le ménage, le géniteur de ses enfants pluriellement fait cocu. Glanor aime plus que de raison être désirée par d'autres hommes que le sien.

– Je te l'avais dit, pour Margaret,

dit Papaï il regarde sa femme émoustillé, trois jours qu'elle ne l'a pas sucé.

– Margaret te plaît ?

dit Glanor elle tend le verre à son mec elle déboutonne la jupe.

– Si tu tiens le lupanar du frangin, dit Papaï, je ne pourrai pas y mettre les pieds.

– Comment tu sais ?

– Lloyd m'a contacté. Question de vie ou de mort, il dit.

– Tu ne mets *jamaïs* les pieds dans un bordel,

elle dit, elle récupère le verre, elle cul-sec.

Dodelinant, Papaï quitte l'épousée la ressert elle aime qu'on la chérisse, lui en particulier elle y est attachée. Parfois se demande ce qu'elle deviendrait s'il n'était pas là. Surtout en ce moment, elle ne sait pourquoi.

Black Eyed Peas propose *Shut up*, Glanor danse seule elle secoue le corps, son corps se secoue en partie de lui-même. Monte le son, elle dit à Papaï qui, dodelinant, s'en va accomplir le désir de sa femme.

Glanor a foutrement moins de désir qu'il y a dix ans, cinq même. Le corps n'est plus

celui d'une femelle mouillée pour accueillir la queue expulsant le plaisir en vue de féconder de futurs morveux.

Sans le désir incessant, augmenté par l'alcool, elle est à la dérive, Glanor, mais chut, si seulement il y avait la nature quoique, la nature, il faut que Glanor marche dedans pour être consolée, regarder la nature ne suffit pas.

Le réel n'ébranle pas l'esprit de cette fille comme le ferait une brise à soulever la chevelure d'un frêne, l'esprit vit coupé du corps voilà pourquoi naguère le désir incessant de femelle fécondable était-il précieux n'est-ce pas.

– Je n'y connais rien au sexe,  
elle dit.

Papaï a mis du Zelenka, Glanor se laisse tomber dans le fauteuil de velours blanc crème bien tendu, elle croise les jambes elle a soif, elle boit. Délicieux. Frais anisé mentholé un chouia d'acidité. Papaï dit Je nous ai capté *It's All True* film méconnu d'Orson Welles j'embarque la bouteille devant l'écran? Il sourit, Papaï, triture autour du cou le collier de turquoises, désespère ses propres cheveux, longs, qu'il garde enfermés, au crematorium qu'il dirige, avenant, non désemparé, ce que les clients ne sauraient lui reprocher, si naturel chez lui, ça fait du bien cette gaieté contenue, dans le monde des os calcinés.

– Tu es beau,  
dit Glanor à son mari.

Papaï lui tend la main.

Elle est comme le requin, Glanor. Il lui faut bouger sinon elle crève, sauf quand elle dort, contrairement au squal, sauf quand elle boit, sauf quand elle lit. Pourtant liée à des caractères d'encre noir statiques la lecture la réjouit, l'anime serait précis, la soulève la retourne elle rit. Quand elle lit.

– Dix minutes ?  
pourtant elle quémande.

– Cinq,  
dit Papaï il tire une chaise s'installe face à elle. Elle se dit qu'il ne remplacera pas la chaise sous la table comme elle aime que cela soit fait. En éprouve de la contrariété.

– Le job sera payé, il dit. Deux mois pendant lesquels de son lit Lloyd supervisera.

– Pourquoi moi ?

– Ton frère est un père pour toi.

– Nous avons besoin d'argent ?

– Tu désires te rendre sur Amarante.

– Cher.

– Très.

– L'apprentis de ton bateau, il faut le retaper.

– On s'en fiche, de mon bateau.

– Sur Amarante je prendrai un amant.

– Je pêcherai.

– Si ça tombe, non.

– Longs d'un mètre, les poissons.

– Si ça tombe personne ne voudra de moi.

– Deux mois au lupanar ne suffiront pas à payer Amarante.

– D'autant que Pil doit passer son brevet.

- On oublie Amarante.
- Je n'y trouverais pas d'amant ?
- Glanor.

Papai attire à lui l'épousée.

Elle le suce deux fois la semaine. Après éjaculation c'est pose tendresse Papai aime d'amour Glanor. L'amour c'est être du côté de l'autre, l'amour c'est *approuver*, écrit A.S. Neill, l'auteur des Libres enfants de Summerhill. C'est ainsi que l'homme aux robes et maquillages et talons hauts voit les choses. Après tout Glanor approuve l'homme qu'il est. Non ?

3.

- Tu as le teint gris.
- Le tien est mauve.
- Salut Lloyd.
- Assieds-toi.
- Hermès fera-t-il un café ?
- Déjà fait.
- Hermès !

crie Glanor debout elle porte une robe noire courte, manches bouffantes d'un tissu volatile. Tulle fine brodée de deux oiseaux aux bec emmêlés sur le plexus solaire, Glanor y a des froissements de peau. Elle connaît des filles, de son âge, qui ont à cet endroit une peau bien tendue elle qui se croyait, en quelque sorte, par le destin privilégiée.

- Elle est belle, ta robe,

dit Lloyd allongé dans un lit triple, miroir au plafond. La chambre est dans l'esprit eighties, coussins mauve et orange, tapis noir à longs poils. Glanor porte des escarpins hauts elle vacille elle s'assied.

Hermès l'homme de Lloyd à tout faire sauf baiser apparaît, *cool*, jeans remarquable-taillé, chemise repassée le résultat saute aux yeux, bien tendu, notre Glanor redoute le distendu nous verrons pourquoi. Matons l'Hermès, quarante années, une paupière fermée, l'autre levée vive sur un œil amusé il aime bien Glanor, enfin on dirait. Elle ? Bof.

- Je t'ai mis un gâteau à la cannelle il est chaud,
- dit Hermès.

- Ouste,

dit Lloyd fourré dans un pyjama d'époque marron. Le corps flotte dans la carrure trop large le tissu est froissé. Tu as le teint gris, répète Glanor elle croise les jambes.

Première fois de l'année qu'elle ne porte pas de bas. Elle a étalé une crème auto-bronzante un reste de l'an passé. Cinquante jours par an d'ensoleillement on est fin juin, ciel *totalemment* bleu. Inédit.

- Il fait bleu et tu te coltines le frangin,
- dit l'homme de soixante-dix ans, frère aîné de Glanor.

- Tisane de thym pour Monsieur,

dit Hermès serviette à l'épaule. Il redresse Lloyd, dans le lit, gestes d'infirmier, mécaniques, robot sans cœur efficace. Tu préfères quoi ? L'efficacité.

- Tu devrais changer de factotum,

elle dit Hermès parti, mettant en contact les lèvres avec le café chaud. Son pubis salue

le geste non mécanique efficace.

– J'ai d'autres soucis,

dit Lloyd ses mains tremblent la tasse déborde le cœur de Glanor crie. Le corps ne bouge pas. Elle boit un café, merde. Qu'on lui fiche la paix le ciel est bleu la lumière gonfle son ventre. Le corps de Glanor a sacrément besoin de lumière.

Il s'asséchait.

Par la fenêtre ouverte sur un arbre mort, beau de branches arabesques, un oiseau un seul chante c'est touchant.

Glanor décroise les jambes, se penche, récupère la tasse contenant l'eau infusée de thym, pose celle-ci sur la table de nuit à lampe vintage,

Lloyd était un tout jeune adolescent à l'époque de la lampe, abat-jour noir sur pied de cuivre dentelé corps de femme cinq centimètre pas plus, corps nus adonnés au rien, Glanor voudrait jouir de rien, jouir sans cesse, pas d'épines sur la masse neuronale mais soit.

Quels soucis, frangin ? elle dit croisant les jambes, ajoutant Tu peux demander du sucre à Hermès ?

– Hermès ?

voudrait crier Lloyd ça ne sort pas.

Glanor se lève, va à la cuisine, baies ouvertes sur le gris atmosphérique de Blaka sauf aujourd'hui. Glanor prend le temps, elle ouvre un à un les placards de la vaste pièce au mobilier high-tech, la cuisine donne sur l'arbre mort gigantesque aux bras arabesques, Lloyd va mourir elle le sent.

Dans une vitre à contre-jour elle croise le reflet de son visage, carré de sucre dans la main,

c'est fripé pas bien tendu comme elle aime. L'horizon, lui, n'est pas fripé.

Quinze ans plus tôt elle s'ennuyait, déjà, sa vie est ennui comme d'autres entreprennent, se dévouent, se forment. Glanor erre à la recherche d'un coin d'ombre frais parfumé le monde des hommes est oppressant décevant violent, un coin de solitude où vivre sans penser.

La petite joie n'aime pas les cerveaux bourrés de pensées, ça l'asphyxie, la petite joie, les regrets les ambitions avortées les tristesses tout ça.

– Tu as trouvé, Glanor ?

lance la voix soudain retrouvée de Lloyd, il a de beaux jours devant lui ne l'enfermons pas dans notre propre peur. Ou serait-ce notre désir ? Pourquoi voudrais-je que ce frère tout-puissant disparaisse ça m'est passé par l'esprit parfois d'iconoclastes formulations foulent-elles l'espace de ma boîte crânienne,

Glanor plisse les yeux, sourit au reflet dans la vitre à contre-jour.

Au chevet de Lloyd elle éprouve la satisfaction d'être là.

Envie d'être caressée, envie algébrique non pas d'os et de sang, elle n'est plus ni sexuelle ni érotique à peine, ça fout le camp depuis l'absence menstruelle, son corps a besoin de lumière bois ton café, Glanor.

Lloyd se lève, va à la fenêtre, ouvre le rideau de velours vert pomme aux motifs argentés.

– J'ai une écurie de six mecs, il dit. Mes clientes en sont satisfaites.

– Le porno n'est pas ma tasse de thé.

– Bois ton café.

Glanor sourit elle adore quand le sourire devance ses pensées.

Elle croise les jambes. Lloyd ouvre grand la fenêtre, qui était ouverte déjà tu parles on

est en été, 28 juin. En bas, Hermès soulève des poids, écoutant David Bowie, Glanor n'aime pas plus que ça David sauf sa reprise de Port of Amsterdam.

Lloyd allume un cigare, en sort un de la boîte, tabac de Manille en contre-bande, le commerce du sexe a ses aléas punis par la loi sauf si tu la joues fine alors c'est tout bon mon gars.

Lloyd indique à sa sœur, sans se retourner, une chaise le cigare un briquet, lui-même s'assied face à l'arbre mort vigoureux. Glanor se lève comme soutenue par la brise d'une nuit sur la plaine,

les chevaux courent on n'entend pas leur galop Glanor est étendue nue sur le dos face aux étoiles, un étalon sur le flanc de Glanor s'étale, sa crinière chatouille le nez de Glanor peut-être le corps équidé l'écrasera-t-elle mais non, silence, brise, liberté.

– D'accord,

dit Glanor, à ce moment le fond du café, trop sucré, l'écoeure. Elle tire dans le cigare de son frère posé sur le cendrier qu'elle lui offrit fillette, coquillages collés en forme de cygne.

– Je préfère la cigarette,  
elle dit.

– Épargne-moi les mots que je connais déjà.

Glanor sort d'une pochette verni noir un étui en croco brun, ça lui vient de son père, son père n'aimait pas Lloyd, Lloyd n'aimait pas son père. Elle tire longue une bouffée prend appui sur les coudes en d'autres temps de sa voix rauque elle aurait dit sans effort Vas te faire foutre Lloyd, mais c'est l'été le ciel est bleu Glanor va bien.

C'est délicat comme équilibre elle ne dit rien. Les mots soit ils s'envolent soit tombent au sol, d'une manière ou d'une autre entraînent Glanor avec eux.

– Ce soir, elle dit, mes amis André et Natacha seront à la maison.

– Bon, quoi ?

Péremptoire Lloyd.

Glanor aurait aimé terminer la cigarette dans l'air bleu où s'étendent les bras nombreux de l'arbre mort. Elle écrase le tube pour moitié consommé il se tord, blanc, inutile.

Elle se lève, dit Je ne prends pas la responsabilité de ton bordel.

– Je crains que tu n'aies pas le choix.

Glanor se retourne surprise elle l'est, que vient de dire son frère ?

– J'ai un tueur sur le dos il exige que tu prennes le relais.

Vlan les mots de plomb l'écrasent au sol pauvre Glanor, droite et mince et svelte dans sa robe noire talons aiguilles cheveux laqués une merveille, et ce ciel.

– Rien d'anormal dans le milieu,

dit Lloyd il tâche de sortir une flamme du briquet rien ne vient il récidive, abandonne, regardant par delà l'arbre aux arabesques gracieux, *une* arbre sans doute. Il dit :

– Ce n'est pas toi en particulier que le type veut. Il veut une personne de confiance. Viens t'asseoir. Je suis nerveux. Deux mois. Tu feras ça comme une cheffe.

– Je ne suis pas une cheffe.

– Tu es quoi ?

dit Lloyd se tournant sur Glanor. Elle actionne le briquet, il s'allume d'un coup, elle dit Va te faire foutre.

Dans son poing la pierre du briquet brûle la paume.

– J'en ai parlé à Papaï, dit Lloyd. Tu rêves d'Amarante, où tu n'as jamais mis les

pieds. Je quadruple la mise.

– D'accord,

elle dit. Elle récupère dans le cygne de coquillages le mégot tordu, glisse la pochette noire verni sous le bras, s'en va.

Dehors pas un bruit. Tout est moche à Blaka. Sauf la nature pure. Les forêts. Elles n'intéressent personne, les forêts. Les chemins balisés ne sont plus entretenus. Le père de Glanor disait, il y a quarante ans, Tu verras les gens reviendront à la nature.

Il ne voyait pas juste. Les gens n'en ont rien à battre, de la nature. Ce qui les fascine, c'est l'artifice des autres mondes. Un vertige que les arbres, les rivières, les oiseaux ne sont pas à même de déclencher. C'est bête. On y aurait cru, au retour à la nature.

Sur le capot de sa mini voiture de couloir noire aux jantes sanguines, Glanor dépose la pochette, redresse le mégot, l'allume.

4.

Sur le bureau devant la fenêtre ouverte Lloyd se saisit d'une cigarette, droite comme une brique, l'allume.

– Tu lui as dit ?

fait Hermès torse nu par dessus le jeans, serviette derrière le cou, qui est en sueur. En bas, la fenêtre s'ouvre mal, la seconde est bloquée.

– Bien sûr que j'ai rien dit,  
fait Lloyd.

– Elle fera le job ?

Lloyd expire. Il est super excité.

– Elle fera le job,  
il dit.

5.

Léna arrive plus tôt qu'André son compagnon depuis trente-deux ans elle a le cheveux court auburn une frange balaie la moitié du front. Elle porte une robe verte on voit ses bras. Sandales plates. Natacha est relativement mince, les jambes sont rasées, les mains soignées. Mais les yeux. Deux émeraudes que l'évolution du monde réservait à cette femme, Glanor est jalouse en même temps elle prend du plaisir à regarder les yeux de Léna.

Glanor ne sait pourquoi elle lui demeure fidèle, jamais d'histoire de mecs chez Léna, sauf quand André partit deux mois, en voilier, avec une fille de vingt blonde et drôle alors Léna se tapa son coiffeur ils jouaient aux cartes sur le lit où la baise était décevante, très.

Quand André revint au port, repu, Léna à nouveau baisa avec frénésie. Elle avait raconté à Glanor, c'était leur deuxième, troisième ? à part, que jadis, elle avait dix-huit ans, elle avait prié André d'explorer son corps avec les doigts avant d'y engouffrer le sexe,

Léna s'était assise nue face à son mec, avait écarté les jambes, André avait posé le doigt sur l'entrée magistrale, pénétré, retiré, touché, palpé, caressé la vulve, le clitoris, Là, oui, refais, doucement,

séances successives au cours desquelles Léna avait fait connaissance avec son propre corps, depuis sa sexualité était épanouie Glanor ne pouvait en dire autant de son côté

à propos d'une hypothétique (idéale) fusion sexe/cerveau.

Vous dites Je m'éclate au pieu ? Vous dites Le type me fait grimper au rideau ? Vous dites Baise-moi vous adorez le dire ?

L'amour n'est-ce pas quand l'esprit jubile, que le corps aime l'autre corps, quand le regard se fait Dieu, quand les lèvres parlent des mots que le ventre reconnaît.

Vous dites Dans ma vie il y a des trucs qui dysfonctionnent, je suis relativement insatisfaite sur tous les tableaux mais le cul, ah, c'est un jeu d'enfant. Trop facile.

Pour Glanor, pas. Le cul est affaire d'adulte en bon ordre de marche. Il y a trop de cerveau dans le corps de Glanor. Le corps de Glanor renâcle devant la tâche qui n'est pas un jeu.

Peut-être Glanor devrait-elle envisager la vie comme un jeu où tout le monde peut être gagnant. Même elle.

– Pour Lloyd, tu acceptes ?

– Oui.

Léna est nerveuse ce soir plus que de coutume. Elle fume cigarette sur cigarette est venue avec des bulles extra fraîches tiens, voilà André. Dans la cour, à l'arrière de la maison il y a des tableaux au mur de briques rouges vieilles, des croûtes pour la plupart.

– Papaï vous attend,  
dit André.

Glanor a placé sur le haut du mur de la cour une courte toiture pour que la toile de lin et l'huile sur le lin représentant des paysages, des fleurs, des villages d'autrefois ne prennent l'eau dieu sait s'il pleut, beaucoup, sauf aujourd'hui il fait bleu.

– Glanor, dit Léna. Il s'agit de prostitution.

– Travailleurs du sexe.

– Tu les as rencontrés ?

– Demain.

– Tu te les taperas ?

– Je tiendrai les deux mois.

– C'est quoi cette histoire de tueur ?

– Lloyd a inventé.

– Comment en être sûr ?

– Je connais mon frère.

– Mais ?

– Il me cache quelque chose.

– Ça t'émoustille ?

– Comment tu vas ?

Léna putain faut le dire, Léna est belle désirable super classe. Quand elle entre dans une pièce les visages sur elle se tournent. Natacha est fille du Ministre des Cultes, dieu sait s'il y en a, des cultes. La religion est l'activité la plus sexy qui soit en ces temps suicidaires sauf pour André qui continue de pratiquer la voile avec Papaï, Papaï que voici il apporte des olives, beau comme tout dans un pantalon noir chemise moutarde, rasé de frais, chaîne autour du cou fée clochette en petits diamants des vrais il sourit.

Papaï est fils de haut-bourgeois. Grâce au patrimoine de ses parents ils ont cette maison vaste, trois étages, chacun son véhicule solaire, datcha en bord de fleuve, appentis pour bateau de pêche en provenance de Bretagne. La datcha dispose d'une terrasse colossale d'époque art nouveau vitraux ferronneries galerie à frise de bois une

merveille.

– Papaï, dit Léna, tu nous laisserais deux minutes ?

Papaï s'éclipse Glanor serre des poings. Si simple, la vie avec Papaï. Cela devrait la combler elle n'est pas comblable, Glanor.

– Je suis ton amie,

dit Léna.

– Merci,

dit l'amie.

– J'ai des idées suicidaires.

– Prends des médocs.

– J'ignorais que ça pouvait exister ce que je suis en train de vivre.

– Je vais chercher une autre bouteille.

– Reste.

– J'ai soif.

– Papaï !

crie Léna.

Une bouteille fraîche est là, ouverte sur le champ, comme si Papaï avait su.

Que sait-il à propos de Glanor ? Manquerait plus que ça. Que Papaï sache pour les abysses.

Ma part de ténèbres est un infini que je ne veux pas avec toi partager.

– J'en ai marre,

dit Léna elle boit les bulles.

– De la quasi perfection dont je dispose pour mari ?

– Je broie du noir André est paniqué.

– Fais de la voile.

– J'arrive à rien.

– De la poterie ?

Léna pleure, comme ça, jambes allongées, trois doigts sur le pied du verre. Glanor pense à Job qui, dans la bible, ploie sous l'assaut de la souffrance. Job qui, entre nous, est à la base un brave type.

– Tu as vu Vétor ?

– Il me met sous anxiolytiques. Je ne supporte pas l'espèce de joie artificieuse squattant ma tête.

– Te pendre ?

– Viens avec moi sur Amarante.

Le bout de la langue, Glanor le pousse hors la bouche dans le liquide dionysiaque amené par l'inclinaison du verre. Quand Glanor boit, elle ne pense pas. Elle ne consulte pas sa météo intérieure qui, en général, lui rétorque des mots. Des mots, des mots.

– Sur Amarante j'ai trouvé une formule studio, dit Natacha. Nous dormirons dans le même lit ça ne te dérange pas ?

Léna est près de ses sous. Elle en a beaucoup.

– Trente ans qu'on est amies, dit Glanor. Première fois que tu me proposes un voyage.

– Nous avons vu Oslo.

– Avec les gosses.

– T'aimais pas ?

- Les voyages permettent de ne pas penser. Comme lire. Je préfère lire.
- Ne refuse pas Amarante.
- Quand ?
- Le plus tôt possible.
- D'abord je travaille pour mon frère.
- N'importe quoi.
- J'ai besoin de n'importe quoi, dit Glanor. La vie me lasse. Toujours pareille.
- Mais, tu n'as jamais vu Amarante.

Dans le salon, Amalia Rodriguez chante. Léna prend la main de Glanor. Léna pleure.

- Glanor, dit Papaï dans son pantalon noir, la fée clochette à son cou se rit de la vestimentaire métamorphose, tu as invité Mélinda et Georges ?

- Oui comme ça, en passant.
- Et bien ils viennent, avec deux amis.
- La vie comme je l'aime,

dit Glanor.

- Deux mois ? dit Léna. Je ne sais pas si je tiendrai.

Glanor se penche assise sur sa chaise dans la petite robe noire seuls les escarpins ont changés ceux-ci sont noirs à semelles rouges,

Glanor se penche sur Léna dit à l'oreille de celle-ci Tu viendras baiser dans mon bordel, de la part de Glanor c'est de l'ironie,

les yeux émeraude de Léna se plissent, elle dit avec langueur ce que peut être langoureuse cette femme à côté d'elle Glanor se sent provinciale, *détraquée*,

Léna dit Figure-toi j'avais ça dans l'idée.

6.

Amarante se niche au Pays de Galles. Un investisseur y acquit deux cent hectares, du côté d'Amlwch, bord de mer. En ces temps bousculés, Amlwch bénéficie d'un climat idéal. Le type peu à peu s'offrit des hectares supplémentaires.

Le principe de l'affaire est le suivant. Tu résides sur place quatre semaines. On t'attribue, selon ton profil (l'I.A. te connaît mieux que toi-même), une fraternité. Tes nouveaux amis ne te lâchent pas. Tu fais, sur Amarante, ce que tu as toujours rêvé de faire. Pas mal de sport. De la musique. De l'artisanat, auquel tu es initié.

On y croise des gens qui entreprennent. Des artistes hors pair. Des cuisiniers de luxe. On y fait des fêtes. Pas genre paillettes et tralala. Fêtes de fanfares, d'orchestres, de groupe déchaînés. Tu danses jusqu'au bout de la nuit. Trois cent personnes en tout. A la fin tu connais tout le monde. Expérience d'extrême vitalité. Glanor a passé le test, et Papaï. Ils sont acceptés. Léna aussi bien sûr mais Léna a le chic et André la voile, ainsi qu'un paquet de fric. Ce que Papaï n'a plus. Glanor, jamais eu.

Glanor chante, Pil au piano. Ils composent. Ont enregistré huit albums. Qu'ils ne cherchent pas à diffuser.

Parfois Papaï prend le relais, il joue pour se détendre du crématorium. Elle, c'est le sommet de sa journée. Elle le guette heure après heure, cet instant.

Dès le matin elle commercialise sa ligne de vêtements ça marche pas mal, Pil a conçu un programme avec hologrammes on y entend sa mère chanter, Glanor adore passer du temps dans son espace numérique tout y va de soi. Elle se fend d'écrire des poésies, qu'elle fait imprimer sur des tee-shirt, des robes, des sacs de toile. Léna l'a mise en contact avec une fille qui travaille pour le musée d'art contemporain de Kalon.

A Blaka, où vivent Glanor et Papaï, il n'y a ni musées ni écoles, grosso modo que des serres de culture, des forêts, un fleuve, un hôpital pour chaque bourgade, des bordels. Les prototypes des vêtements conçus par Glanor sont gérés par Louise. Deux couturières travaillent pour Glanor. Les filles ont un pourcentage sur chaque vêtement vendu. Elles travaillent bien.

Glanor envie leur dextérité. Ça leur permet de ne pas penser, Glanor le suppose. En effet les couturières ont-elles l'air heureux. L'une d'elle, polonaise, dit à Glanor il y a quelques jours Ma vie est remplie mais elle est belle. *La vie est belle*, était sorti de la bouche polonaise, sans accent. Mais non, avait pensé Glanor, la vie n'est pas belle.

Le réel se fout de nous.

La vie se fout de nous.

7.

- C'est dingue, dit Léna, ton mari allume un feu dans le salon.
- Au piano il a besoin de flammes.
- Tu vas chanter, chic.
- Un seul morceau.
- Chic chic chic.
- La mélancolie te va pas mal.
- La mélancolie comme tu l'appelles fait un mal de chien.
- Depuis combien de temps tu luttas ?

dit Glanor elle enclenche le briquet tire sur une cigarette droite de tabac brun.

- Ça sent le mouton,

dit Léna.

- Margaret et Papaï le cuisinent à l'anis.
- Toujours là, cette fille ?
- Qu'est-ce qui s'est passé, Léna ?

Léna se tourne sur Glanor.

Les émeraudes de l'œil entonnent un dégoût.

8.

- Aïe !

Papaï peigne Glanor, elle nue sous une nuisette longue transparente d'un blanc vieux rideau, lui mini jupe cuir rouge bustier noir organdi, talons aiguille il est gigantesque, Papaï. Porte deux nattes rubans de velours fraise, un blanc nacre aux paupières, s'accorde avec le vieux rideau de la nuisette, tableau charmant on entend Moustaki.

- Par contre, dit Glanor, le vin.
- Apporté par les homos ?
- Oui, Papaï. Les costards cravate.
- Beurk.
- La cravate de John elle.
- Stuart.
- Portent tous les mêmes noms.
- Tu es soûle.
- Laisse-moi.

- Laisse-moi, Glanor, avec le plaisir de te toucher.
- Passe-moi le vin.
- Tu ne dormiras pas.
- Donc John.
- Stuart. Rien à voir.
- Avec ?
- *Papai* est plus exotique.
- Que Stuart ?
- Je t'aime.
- Stuart n'a pas compris, dit Glanor. Mes interrogations perpétuelles. A quoi sert de vivre. Ce n'est pas une bête question, *Papai*. Tu ne dis rien ?
- Je coiffe.
- Le questionnement ouvre des brèches. Sinon c'est vie pépère à perpète.
- Comme nous.
- Nous sommes déraisonnables.
- Ça, oui.
- Coiffe.
- Tu te tortures, chérie, avec des questions que les gens ne se posent pas. Ils consomment leur bonheur.
- Tu as pitié ?
- Certes.
- Je les envie.
- Cesse de boire.
- Je peux fumer ?
- Fume.
- Terminer mon verre ?
- Je t'aime.
- Tu crois qu'ils ne se posent jamais de questions ?
- A part manger le soir, comment investir, que répondre face à une offre.
- Le cul, ils y pensent ?
- Le cul se pratique, il ne se pense pas.
- L'amour, ils le pratiquent ?
- Non, Glanor.
- Le sens de la vie ?
- *Papai* interrompt le geste de lisser les cheveux. Il aime Glanor de délicieuse sucrerie vous comprenez ? Outre la succion, il y a le goût.
- C'est quoi le sens de ta vie, *Papai* ?
- Toi, les enfants, les potes.
- Deux potes.
- Mon bateau, mes clients.
- Les crevés ?
- Les crevés je les aime particulièrement.
- Les éplorés ?
- J'aime tout ce monde, Glanor. Je ne me pose pas de question. Je consomme mon bonheur comme je peux.
- Pff.
- Depuis l'enfance, tu développes, face aux assauts de la détresse, une habilité à

demeurer en vie.

- Je ne te suis pas. Je suis pompette.
- Tu es vaillante. Guerrière. Tu es la femme que tu es grâce au combat.
- La tristesse est dégueulasse.
- Tu ne veux pas du bonheur je le crains.
- Je suis heureuse. Ce soir, je suis heureuse.
- *Ce soir* est long. Déjà ton bonheur s'étirole-t-il. Je le connais, ton bonheur.

Glanor se lève enfile ses escarpins elle aime ses jambes escarpinées, coquetterie qu'elle ne déplore point elle a besoin de consolations.

Heureux êtes-vous, qui n'avez pas besoin d'être consolé.

9.

Elle a aux pieds les escarpins, pas ceux de la veille, c'est le matin, ceux-ci sont noirs à mini perles noires. Ce matin, Glanor se sent le talent de matérialiser l'âme. Tout va bien, Glanor, c'est ce que disent ce matin les escarpins à perles. Glanor jette un œil sur eux, boit son café dans une jupe tube kamel, chemise à manches longues transparente, col mao boutonné, la taille est fine.

Glanor n'aime pas le sucre. Glanor n'aime pas le gras. Celui qui, sur l'assiette, se voit trop. Glanor aime l'essoré. L'os sous la langue. La texture de l'os.

Papaï débarque dans la cuisine jaune citron avec du doré d'habitude il est parti à cette heure de la matinée. Glanor allume une clope. La fenêtre au-dessus de l'évier, en bout du rectangle qu'est la cuisine, est grande ouverte sur un ciel noir.

- L'orage, vivement qu'il crève.

elle dit.

Lui, Papaï, est couvert de lin noir. Chemise blanche par dessous, nœud pap noir. Papaï est grand. Maigre. A le nez arqué. Cheveux noirs, légèrement clairsemés, ramassés en un catogan, sur la nuque collé-serré. Il est pas mal, son homme. Soixante ans. Soixante et un.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

lui demande Glanor.

Elle aime son cocon le matin. Écouter de la musique. Être seule avec le café, la clope, l'humeur bonne -le matin dans l'âme de Glanor l'espoir fonctionne à la manière du carburant. L'espoir te propulse non vers ton ambition, mais à la manière du sang. L'espoir te fait sentir vivant. Les aubépines devant chez Glanor servent à quelque chose dans la chaîne du vivant c'est inscrit dans leur code génétique les aubépines ne doivent pas s'en soucier. Elles se laissent aller à leur qualité de vivantes le temps que ça durera. Elles ne se posent pas la question d'être bienveillantes, intéressantes, vierges de tout péché.

- Sois prudente,

dit Papaï il est debout dans la cuisine cul sur la table de travail bordant le mur en longueur, à gauche de la fenêtre qui est au bout.

Glanor soupire, suffisamment pour que le mari entende.

- Je suis fort pour nous deux,

il dit, embrasse le front de sa femme, s'en va.

Glanor se lève, regarde par la fenêtre les aubépines sur la gauche, de l'autre côté du chemin où la maison se tient dans un cul de sac. La maison a coûté un pont. L'héritage de Papaï.

D'un commun accord avec sa femme, il acheta, à la même époque, la *datcha* ( nom que Glanor donne à la résidence, par amour des *Cosaques* de Tolstoï) le long du fleuve gorgé de poissons.

Lorsqu'elle séjourne à la datcha Glanor mange exclusivement de la viande.

Le plus souvent elle n'y accompagne pas Papaï. Dans sa cuisine jaune citron alors, le soir, Glanor allume une bougie, mange du saumon. Papaï n'aime pas le saumon.

Blaka où ils vivent est une république maraîchère également poissonnière. Le fleuve devenu propre, un individu idéaliste proposa d'y introduire de la poiscaille. Cela fut fait. Cela prit.

- Salut M'man,

dit Louise, seize ans, frange noire, queue de cheval bouclée à la manière d'Hepburn, chemisier blanc manches courtes, jupe rouge à balcons.

- Papaï dit que tu t'apprêtes à faire du fric avec le cul de ces Messieurs, dit la jeune fille.

Louise est grossière pas vulgaire. Glanor encourage l'atout qui, chez sa fille, donne lieu au surprenant. Glanor adore être surprise.

- Viens sur mes genoux,  
dit la mère à l'adolescente.

- Je risque de te casser les os, comme la dernière fois.

- La dernière fois ce n'était pas le matin. Le matin je suis solide.

Louise est grande, elle est charnue, la fille de son père. Elle voudrait poser la tête sur les épaules de Glanor, elle est taillée trop haut elle interrompt l'instant, se départit du corps maternel non sans une tendresse raffinée comme l'est sa grossièreté. Une fois debout Louise applique un baiser sur la peau bien tendue du front de Glanor, enfin presque. Tendue.

Louise grille du pain, Glanor écrase la clope dans une tasse d'un mauve vieilli qu'elle tient de sa grand-mère à qui elle ressemble. *Décharnée*. Une grand-mère classe aux jupes à tube, cheveux Ava Gardner, clopes, antidépresseurs. A l'instar de l'aubépine, se foutant du reste du monde. Pas fleurie. Mélancolique. Amoureuse. Susceptible. Hyper sensible peut-être. Glanor ne se souvient pas de cette grand-mère-là, portait le nom de Lucie, lumière, pas *lumen-luminis* en latin qui signifie le jour, la torche, ce qui éclaire, mais *lux-lucis*, l'éclat. Ce qui aveugle, si tu veux.

Les gens n'aiment pas ce qui aveugle. Ainsi ne peuvent-ils point se regarder eux-mêmes.

Pil débarque en pyjama de coton grège modèle ancien, du temps où l'on fabriquait des trucs larges. La veste est déboutonnée. Pil n'a pas un poil sur le torse. Louise est presque aussi grande que lui. Pil est maigre comme sa mère. Le frère et la sœur ont le cheveux noir. Papaï est châtain clair.

Pil s'assied face à Glanor.

- Je vais me recoucher, il dit. Je voulais te souhaiter bonne chance.

- Tu ne m'accompagnes pas ?

- Au bordel ?

- A la boucherie, trou du cul,

dit Louise elle presse un citron. Parfois vulgaire. Quand même.

- Que je t'accompagne ?

dit Pil à sa mère.

- J'aimerais.

- Pourquoi pas Louise ?

- Un monde d'hommes.
- Tu voudrais mon avis ?
- Oui.
- Dis-le lui, que ça t'excite, dit Louise au frangin. Pour ça que t'es levé.
- Ta gueule,

dit le frère.

Glanor fuit le croisement des lames. Elle emporte la tasse, le thermos de café. Prend place, dans le salon, au creux du fauteuil à droite du flamant rose.

Elle est vernie comme nana. Beaux enfants, mari charmant, des amis. Une bonne santé, un toit, davantage tu voudrais quoi ? Certes y a-t-il dissension entre les mômes. A table quand ils sont quatre les deux ne se regardent ne se parlent pas.

Un jour qu'ils s'injuriaient Papaï renversa la table tout fut cassé les petit pois on marcha dessus heureusement les verres à vin étaient moches. Pas ceux de Lucie la grand-mère paternelle de Glanor laquelle n'aurait pas pardonné à Papaï cependant que oui, Glanor tira fierté du geste macho, patriarcal, inhabituel chez son compagnon. Enfin il posait *du cadre*.

A table désormais les deux gosses font comme si l'autre n'existe pas. Au début cela tordait le ventre de leur mère, ce qui est inconfortable quand il s'agit de foutre des aliments dedans. Dans le ventre. Ensuite Glanor s'arrangea pour dîner sans eux. Qu'ils se démerdent.

*Qu'ils se démerdent* avait libéré Glanor.

- Départ à quelle heure ?

crie Pil depuis la cuisine.

- Cesse d'hurler,

dit Louise, elle passe la tête dans le salon dit J'y vais maman je t'aime.

Prétendre qu'il n'est point d'épines dans le cœur de la mère ne serait pas exact. Il y a des épines partout sur cette femme, du reste, sauf le matin à la première gorgée de café, sauf quand la simplicité des aubépines encorbeille son esprit enclin à détruire la considération qu'il a de soi, sauf quand Glanor boit ça adoucit quelque lieu en elle fait entrer la lumière

- c'est que cette femme, entubée dans une jupe, aux jambes mignonnes perchées sur des talons, apprit, dans l'Hadès précédent sa naissance, à cadenasser des portes, Glanor est très forte en cela. Elle verrouille. Dionysos est le seul à lui poser la main sur l'épaule à lui susurrer gentiment sans briguer sa chatte, à dire Cesse, Glanor, avec les verrous.

10.

Hermès marche aux côtés de Lloyd, mains aux poches. Il chique. Glanor et Pil arrivent à l'adresse où jamais Glanor n'a mis les pieds. Au boulot de son frère aîné. Tenancier depuis trente ans. Au début dans un établissement destiné aux hommes. La loi changea. Les féministes, tout ça. Si c'était des putes à bite, fallait, pour les diriger, un individu à bite. Les femmes s'occuperaient des femmes non mais.

- Tu es élégante,

dit Lloyd il porte une longue vraiment longue gabardine.

Le verrouillage, en Glanor, active ses cliquetis. Glanor mord sa lèvre inférieure. Le noir s'installe dans les corridors. Elle regarde son fils qui ne la regarde pas. Pil porte un pantalon bouffant rouge un veston brun coudes de cuir aux manches, so exquisite.

Le quatuor pénètre par l'arrière un bâtiment de toute laideur. Fabriqué dans les années vingt du vingt et unième siècle. Ils appelaient ça bâtiment passif celui-ci est humide paraît-il. Glanor remarque le lierre sur la façade sale aux châssis double-vitrage gris souris. Ça la fait sourire, cette sauvagerie se nourrissant de peu de terre en effet la cour du bâtiment est asphaltée, pas une plante pas une table rien.

Le salon où Lloyd invite à s'asseoir est carrelé. Hermès disparaît.

Un homme fluet pas grand propose un café.

– Eau gazeuse,

dit Pil.

L'homme acquiesce. Pil regarde sa mère.

– Voilà le sanctuaire,

dit Lloyd il tousse.

Glanor s'assied dos droit dans un fauteuil deux places inconfortable, sur lequel est jeté un tissu patchwork dans les rouges foncé. Pil prend place aux côtés de sa mère.

– Ton brevet, Pil, tu le passes ?

dit l'oncle au neveu.

Pendant ce temps l'ombre s'allonge dans le corps de Glanor ça passera. C'est douloureux, en attendant.

– Je suis, dit Pil il croise les jambes, plus intéressé par le commerce des motos.

– Solaires, les motos ?

– Parfois elles tombent en rade les clients ne se désistent pas. Ils préfèrent ça à payer des sommes malhonnêtes pour le carburant vert.

– Solaires ?

réitère l'oncle.

– Tu conduis une voiture solaire, Lloyd,

dit Pil.

– Avec une batterie grosse comme un coffre-fort.

– C'est là le génie de la fille de Kalon.

– Une fille ?

Glanor happe sans le vouloir le regard du gars qui a posé les deux verres moches comme tout sur les tables basses de part et d'autre du canapé. Pil boit l'entièreté de son verre à lui.

Hermès surgit, boosté à la Blagrance c'est ce que Glanor se dit. Elle regarde son fils. Pil se dit la même chose.

La Blagrance est une drogue extraordinaire, a-t-il dit quelques jours plus tôt. Tu en prends ? elle lui a dit. Quand j'aurai assez d'argent. C'est pour ça que tu travailles, au détriment de ton brevet ? Va savoir.

Glanor avait répercuté, aux oreilles de Papaï, la conversation. Ce dernier avait haussé les épaules. Aimer c'est approuver non pas les faits et gestes de quelqu'un. C'est approuver ce quelqu'un. N'est-ce pas.

– Pourquoi, dit Pil à Hermès, ce n'est pas toi qui opère la transition entre Lloyd, que tu connais bien et, qui est le futur directeur, déjà ?

– Moi,

dit l'homme fluet en jeans tee-shirt baskets blanches pas beau du tout. Histoire de menton, de lèvres, un truc cloche.

– Lloyd me veut à ses affaires domestiques,

dit Hermès, se place derrière Lloyd assis dans une chaise de cuir noir, une horreur.

Lloyd est *très* hétérosexuel. En tout cas le fut-il dans sa jeunesse.

Sa jeunesse prit fin quand Lloyd eut soixante ans cancer de la prostate.

– Dans la pièce au-dessus il y a,  
dit l'homme fluët.

– Comment vous appelez-vous ?

dit Pil jambes croisées toujours, cette fois le bras déroulé sur l'arrête du clip clap par derrière la tête de sa mère. Posture trader face à un alter-mondialiste.

– Il s'appelle Jean,  
dit Lloyd il a l'air épuisé.

Glanor regarde le dénommé Jean, leurs regards sont faciles l'un pour l'autre. Elle sent que Jean n'est pas le nom que lui donna sa mère.

– Dans la pièce au-dessus, poursuit le dénommé Jean, vous pourrez écrire on voit les collines.

– Nous verrons cela plus tard,  
dit Lloyd.

– Que faisons-nous maintenant ?  
dit Pil.

– J'expliquerai à ta mère.

– Ce qui signifie, dit Pil, que tu m'évinces.

– Étudie ton brevet.

– J'aimerais, dit Glanor, que Pil reste.

– Déguerpis,

dit Lloyd à Pil.

Pil, debout, opère sur Glanor un baise-main, dit Tu me raconteras, nous déciderons si cette affaire est un tour de cochon, enregistre sur ton appareil veux-tu ?

Jean escorte Pil à la porte.

– Courage vieux, dit Pil. Ça va mal se passer.

11.

A Blaka, à Kalon, dans chacune des entités fédérées de l'Europe du Nord-Ouest regroupées sous l'égide du consortium PAX, il n'y a plus de livres. Des hommes et des femmes passèrent, de maisons en maison, les réquisitionner en vue de recycler. Les arguments, d'ordre écologique, ne suscitèrent pas de résistance. Les rares lecteurs de mots avaient sur écran les titres désirés.

Il ne s'agit donc pas d'autodafé. Hein.

Contrairement aux verdicts augurant d'un réchauffement climatique, le climat de Blaka se modifia, oui, mais dans l'autre sens. Cieux couverts, pluies abondantes, températures en-deçà de ce qu'à une époque on appelait les normes saisonnières.

Dans le sud de Kalon, où ne vivent pas Glanor et sa famille, il fait plus chaud sauf quand il pleut ce qui arrive majoritairement. A Blaka, au nord, peu d'ensoleillement. Mais une forêt vierge survivant, personne n'aurait juré. De la nature tout le monde se désintéresse, assertion dont tout le monde se désintéresse.

On ne vit plus, dans cette partie du monde, que pour bouffer et, oh, pour le bonheur de se pressentir supérieur, l'intelligence artificielle comme on l'étiquetait naguère propulsant l'esprit humain au sommet de l'enthousiasme.

A part ça on baise, dans les bordels essentiellement, l'écart entre classes sociales étant plus manifeste que jamais. Faut se démerder pour obtenir des gains (hors des champs exploités par les robots), comme Glanor le fait avec ses robes, Papaï avec ses morts,

Pil et ses motos.

Les inutiles migrent où le climat est supportable. Blaka est tant brouillardieux que peu de gens y demeurent. Le climat, les terres en abondance, les sources favorisant cultures de fruits, légumes, céréales : on mange à sa faim. Pour le reste il y a Amarante et autres destinations entertainment, que les plus riches s'accordent cinq à six fois l'an ce qui fait que, pour eux, la vie est supportable.

On développe, à Blaka, le goût de la décoration intérieure. Des lampes furent mises au point par un ingénieur de la capitale, à UV te permettant de pas crever de carence en vitamine D. Désormais le soleil est dans la maison. Fallait y penser.

Quant au métavers, les capteurs greffés sur ton corps (pas celui de Glanor), te permettent de marcher *sensitivement* dans des contrées au climat délicieux c'est à dire des contrées que ton corps vit réellement qui ne sont pas réels.

Le réel punit les humains, les humains se désintéressent du réel, assertion dont tout le monde se désintéresse.

12.

Ah j'oublie le culte. Il fallut, à Blaka, un ministre qui s'occupa d'y mettre de l'ordre. Ça partait dans tous les sens.

Il fut décider qu'il y avait un Dieu, un Dieu unique que l'on nommerait Dieu, pas autrement.

Les églises sont lucratives pourquoi pas. Les gens y ont l'air heureux. Des églises préconisent la charité. Une espèce de gratuité à mettre du baume sur les rougeurs.

Croire que Dieu est ton père, ton meilleur ami, ton amant, ça rend le sourire à plus d'un.

13.

Au bordel la pièce principale fut repeinte l'an dernier Lloyd y avait fait allusion. Un blanc d'une pureté insoutenable.

Rien aux murs. Cuir aux fauteuils. Une guirlande de couleurs, non, deux. Une troisième dans le coin à gauche il n'y a pas de fenêtre mais une table de casino.

Les ampoules de couleurs sur le blanc vierge frappent Glanor.

– Nous avons un malade,

dit Lloyd il s'appuie sur une canne.

– Depuis quand tu marches avec ça ?

dit Glanor elle se moque parfois, son ironie tape à côté parfois pas.

Le regard du frère calomnie l'ironie de la sœur alors la sœur dit :

– Six travailleurs ? J'imaginai le double.

– A une époque, dit Jean, vingt-cinq hommes.

– Dans vingt-cinq chambres ?

dit Glanor elle foutrait volontiers les mains en poche la jupe tube n'en est pas pourvue.

– Il y avait du roulement,

dit Jean sa voix est douce pas faux-cul.

– Combien de chambres ?

dit Glanor.

– Dix,

dit Lloyd. Sur le pommeau acajou de la canne il s'affaisse.

– Cinq chambres, coupées en deux, dit Jean. Je vous montre ?

– Tu as du travail,  
dit Hermès.

– Il a du travail,  
dit Lloyd.

– Serez-vous là demain ?

dit Jean à Glanor. Les baskets blanches à ses pieds sont de mauvaise facture. Je pensais qu'on gagnait bien sa vie, dans les bordels.

– La sœur de Monsieur, dit Hermès, sera présente dès demain pour une durée de deux mois. Tu prendras les initiatives *après*.

Glanor trouve détestable le ton employé. La prérogative miteuse.

Jean tourne le dos il est rapide comme type, retenir cela, rapide. Glanor n'a pas le temps de le saluer. La mère de Glanor tenait à la politesse. Sa mère disait Un merci peut changer une vie. Sa mère disait Un pardon peut te rendre la vie.

– Hermès te fait faire le tour du propriétaire, dit Lloyd, après quoi nous déjeunons. Jean cuisine aussi bien que Margaret.

– Margaret cuisine mal.

– C'est ce que je disais.

Hermès pince Glanor au bras, il chique, la gum est rose, Glanor se demande ce qu'elle fiche là. Sentiment qui d'ordinaire lui indique que sous peu, elle sera contente de s'y trouver.

Le désenchantement est passager chez Glanor c'est ça qui est bien.

14.

Elle grimpe à l'étage. Les six types se ressemblent sauf un. Tous de taille moyenne, hyper musclés, propre sur eux, je dirais immaculés. Tee-shirt seyants, jeans, tongs ou baskets à l'apparente nouveauté (Lloyd tient à la beauté des pieds, dira à Glanor celui qui, des six, ne ressemble pas aux cinq autres).

Glanor a chaud. Ses pieds gonflent dans l'escarpin. Il n'y a pas d'air, dans la pièce du premier mais un bar de petite envergure une dizaine de tables-bistrot une trentaine de chaises en alu beurk il y a un lustre de cristal Glanor aime.

Les gars sont assis autour des tables. On propose à Glanor un verre elle décline. Aucun des trentenaires ne parle. Ils la regardent. Ils attendent. Parmi eux, deux quarantenaires, dont le type qui ne ressemble pas aux autres. Dans une cage un perroquet rouge et jaune. Des guirlandes, les mêmes qu'en bas, au dessus du zinc font que, avec le tapis usé mais afghan, l'endroit sera le préféré de Glanor.

Elle redoute la visite des chambres. On ne l'y emmène pas. Quatre chambres ici au premier, deux au second. Hermès dit Je te laisse avec eux, Jean cuisine comme une merde faut que je rectifie. Et s'éclipse. On entend le chuintement des baskets sur la dalle des escaliers.

– Madame,  
dit un gars, lueur à l'iris.

– Nous ne voulons pas d'une femme,  
dit un autre.

Glanor s'assied. Ils sont face à elle. Elle allonge sa jupe. N'ose croiser les jambes on la prendrait pour une pute.

- Je vous laisse faire votre métier,  
dit Glanor.

- Un métier,  
dit avec dédain un des quarantenaires, pas celui qui ne ressemble guère aux autres.

- De quoi ai-je peur ?  
dit Glanor elle se veut sardonique. Le perroquet jaune et rouge dit Peur! Peur !  
Les garçons rient bon enfant.

- Je ne mettrai pas les pieds aux étages,  
elle dit. Elle ne s'est pas concertée avec Lloyd mais elle le dit.

- Vous travaillez ici depuis un an au moins,  
elle ajoute. Ça elle le sait.  
Un type étend les jambes, baisse les paupières.

- Écoutez, dit l'homme qui a dit *Nous ne voulons pas d'une femme*. Nous nous faisons du soucis pour votre frère.

- Moi aussi,  
échappe à Glanor.

- Ce n'est pas sa santé, dit un gars il ressemble aux autres. C'est que quelqu'un qui fait pression sur lui.  
Glanor pense : Hermès.

- Il y a un mois, poursuit le type, Lloyd s'est vu contraint d'engager un nouveau travailleur. L'un des nôtres a été viré. Pour de mauvaises raisons. Cela vous tombera dans l'oreille.  
Le gars jauge ses ongles propres comme s'il regardait à droite, sur un chemin désert, avant de tourner.

- Rien ne vous sera caché, il dit. Ce qui est pire que de ne rien savoir. Système de Lloyd. On s'y fait. Vous vous y ferez.

- Le travailleur auquel vous faites allusion, dit Glanor fixant le perroquet du bec il se lisse l'aile, c'est Jean, Jean qui remplacera Lloyd ?

- Personne ne remplace Lloyd,  
dit un gars, le plus jeune, il se met debout.

- Il se trame quelque chose, dit le gars qui a dit *Nous ne voulons pas d'une femme*. N'acceptez pas le job.

- L'un de vous, dit Glanor, s'apprête-t-il à assassiner?  
Tous la regardent même le perroquet.  
Le plus jeune dit Nous avons du beau monde vous verrez.  
Glanor dit Je ne verrai pas, je resterai en bas.

- Laissez-la tranquille,  
dit le gars qui ne ressemble pas aux autres. Il pèse davantage en muscles. Il est chauve. Ses yeux sont d'un vert si clair qu'ils se confondent avec le blanc de l'œil. Sa bouche est belle. Glanor est séduite par les bouches. Par les voix. Pas par les dents. Enfin si. Une dentition royale lui fera quelque effet, non point sur la durée. Une voix, par contre. Et le type il l'a, cette voix par contre.  
Glanor se lève, quatre des six mecs aussi. Le plus jeune, cheveux d'un brun profond comme est la terre, avance vers elle, un autre lui tourne le dos il ouvre la cage de l'animal le prend sur l'avant-bras.  
Les muscles débandent. Il y a du rire.

- De Jean on se méfie, dit le jeune à Glanor. Au début il était engagé pour baiser. Il s'est passé quelque chose. On comprend pas. C'est l'un de nous qui aurait du

remplacer votre frère.

- Demain, dit Glanor, vous travaillez ?
- A seize heures.
- Jusque ?
- Minuit.
- Du mercredi au dimanche ?
- Nous travaillons.
- Vous logez ici ?
- Certains, parfois. Avec une cliente. Pour l'occasion, paie triple.

Glanor les voudraient belles, les chambres. Ça te console, le beau, quand ta peau fripée est touchée par un homme qui en baisera une autre dans la même journée.

- Il vous arrive d'avoir des soucis la nuit ?

elle dit.

- Ne vous inquiétez pas,

dit le jeune il pose la main sur le dessus de sa main à elle, c'est doux, c'est bref, c'est gentil.

- Je ne reste que deux mois.
- Demandez, vous recevrez.
- Le Christ dit cela.
- Je suis croyant.
- Si je demande à voir les chambres ?
- Lloyd dit que vos désirs étaient des ordres qui étaient ses désirs à lui, vous ne verrez pas les chambres.
- D'accord.
- Ne soyez pas d'accord.
- Je n'y connais rien aux positions, sex toys, partenariats sexuels.

Le jeune rit. Il n'est pas laid, pas du tout. Il n'est pas beau. Une absence collée au visage.

Un autre trentenaire il est blond avec une cicatrice à la joue cinq centimètres au bas mot, approche du duo, rentre son tee-shirt dans le jeans comme s'il venait de se faire faire une pipe, il dit :

- C'est ce qu'on apprécie dans le portrait que Lloyd fait de vous. On ne voudrait pas d'une spécialiste qui nous emmerde avec les détails.
- D'accord.
- Ne dites pas d'accord,

dit le jeune.

- Je dis par politesse.
- Vous êtes une forte femme,

dit le jeune.

Tout le monde se tait même le perroquet.

- Oui, forte,

dit Glanor et se lève. Sa jupe tube monte haut sur les cuisses. Glanor ne baisse pas la jupe. Elle serre les fesses conséquence le tissu se détend. Elle fait un pas, la jupe glisse vers le bas. Glanor se dirige vers la cage d'escalier. Se retourne.

- Merci de m'accueillir,

elle dit.

Le chauve maugrée.

- Je n'ai rien à faire ici,  
dit Glanor et elle marche vers la cage d'escaliers. Dans son dos des regards s'échangent enfin elle suppose, sauf elle le pense le gars chauve avec les yeux vert si clairs que les mots ne se disent pas dans ce regard-là.
- Ils t'ont conquise?  
dit Lloyd il se fait masser, assis, par Jean. Hermès n'est pas là.
- La chambre à l'étage qui donne sur les collines, elle dit à Jean, est-elle pas occupée par un lit ?  
Jean masse.
- Quelqu'un est mort dedans?  
Jean lève la tête. Il la regarde.
- Je veux bien y écrire.

15.

Personne ce soir ne vient manger Margaret fait une omelette avec des pommes de terre elle se démerde pas mal, avec l'omelette. Papaï officie au crématorium, quand c'est le cas en soirée il revient l'estomac plein, où il a prévu un réfectoire joli, les gens qui le peuvent y bouffent ceux qui ne sont pas affectés. Ce qui fait beaucoup de monde.

Pil est à Kalon pour ses motos, trois jours. Louise chante sous la douche. Glanor est dévêtue. Margaret a fait au moins trois lessives les armoires sont pleines. Il y a des fleurs sur la table de la cuisine, mauves, ce qui va bien avec le jaune citron au mur.

Margaret porte le même pantalon brun tee-shirt assorti avec du strass en forme du A de Anarchie, cadeau d'anniversaire de Glanor. Tu parles elle promène le sigle anarchiste par dessus les œufs qu'elle casse et autres pelage de carotte.

- Je ne prendrai pas d'omelette,  
dit Glanor dans une tunique pantalon en éponge crème, taille fine, cheveux lavés, noir aux yeux, talons dorés.
- Tu vas à l'opéra ?  
dit Margaret.
- Je t'emmerde.
- Tu veux une bière ?
- Je me sers.
- Louise mange avec nous ?
- Tu veux une bière ?
- Louise aime les œufs on est d'accord ?
- D'accord.

Elle va bien ce soir, Glanor. Jusqu'au prochain bris de verre. On dirait que les pores de sa peau sont affamés de douleur. Ne jamais désespérer jamais, disait sa mère, un ange tout le contraire de Glanor.

- Tu vas t'occuper d'un bordel, alors ?
- Oui.
- C'est un joli endroit ?
- Non.
- Tu y feras comme ta maison ?

Un sourire s'alanguit sur le pulpeux des lèvres glanoriennes. Ces lèvres fument, filtre

calé entre les dents direct dans la bouche, histoire que la dentition ne se revête du jaune de la cuisine. Les rides autour de la bouche sont accentuées par le geste de fumer aussi Glanor rétracte-t-elle a minima.

Margaret est jeune. Elle vit sous les toits dans un confortable studio. Elle est belle. Glanor la ressent ainsi. Belle. Pas une ride. Cheveux foisonnants.

Sous peu Glanor la virera. Papaï l'a engagée la dernière fois que Glanor a fait, disons, une crise. Il a suffi d'une porte défoncée, d'un carreau cassé, d'une pile d'assiettes Papaï a paniqué.

Il ne pouvait pas veiller sur sa femme on lui refila Margaret qui fouette le jaune mêlé au blanc avec le A d'anarchie entre les seins.

Margaret tolère que Glanor fume. Il ne manquerait plus que ça.

Louise déteste la fumée de cigarette. Louise chante sous la douche. Quoique. Elle a terminé. Glanor écrase le mégot elle aime le défoncer.

– Je peux, du vin ?

dit Margaret.

– C'est toi qui l'a acheté ?

– J'en achèterai demain.

– J'espère bien.

Glanor est cash, comme nana. Sauf devant Lloyd.

Devant Lloyd Glanor s'excuse de vivre.

– Dépravation,

dit Glanor elle a faim.

– Maman tu as fumé,

dit Louise serviette en main essorant ses cheveux.

– Envie d'escargots à la Bourgogne,

dit Glanor.

– Pour la préparation du beurre, dit Margaret, il faut un quart d'heure.

– Tu fais ça mal, de toute façon,

dit Glanor.

– Chouette, de l'omelette,

dit Louise elle est à table serviette humide au cou. Glanor, cul sur la tablette de la fenêtre, désapprouve le tableau. Son corps quitte le rebord, harponne la serviette humide sur le dos de sa fille, la tend à Margaret qui vient, à l'instant, de prendre une gorgée, la première gorgée d'un vin blanc de Blaka.

Margaret prend et disparaît, vin en main et serviette.

– Comment ça s'est passé, chez mon oncle ?

dit Louise elle a comme une petite fille la hardiesse des affamés, fourchette et couteau en main, verticaux.

Louise est liée d'amour avec Lloyd. Ce qui n'est pas le cas de Pil.

– Je ne sais pas trop, dit Glanor, ce que j'y ferai. Présence symbolique.

– Maman, tu ne fais pas *symbolique*.

– J'observerai.

– Les gens qui baisent ?

Margaret revient, engueule Louise. Louise a *encore* foutu ses vêtements à côté du panier à linge sale. Margaret se ressert un verre.

Louise se lève, prompte, fourchette et couteau en main, opère un câlin, au corps désarçonné de Margaret. Louise est affamée de tendresse. A table elle se rassied.

– Envie de fromage,

dit Glanor.

A Blaka, république maraîchère, non céréalière (il pleut trop), il y a peu d'élevage. Les gens peuvent faire ça chez eux. Usage personnel, comme dans le vieux temps. Papaï n'ayant pas le temps de s'occuper d'une vache ou d'un cochon mais de poules, on fourgue les œufs aux voisins qui réciproquent une fois le mois quelque fromage. A part ça Papaï en ramène du crématorium c'est aléatoire.

- Pourquoi, dit Margaret à Glanor, tu aurais besoin tout à coup de fromage ?
- Ben quand t'as envie, dit Louise, ça vient comme ça. Sinon c'est pas de l'envie.
- Pour une fois j'ai envie,

dit Glanor. Dans la cuisine elle ne sait où prendre place. Dans un avion ?

- Si tu étais une fille de la haute, dit Margaret à Glanor, tu mangerais selon tes envies.

- Je ne suis pas haute.

- On s'en fout de la haute, dit Louise. Nous vivons notre vie qui n'est pas celle des autres.

Glanor opte, finalement, pour une place à table.

- Bon, tu manges quoi?

lui dit Margaret.

- Je bois.

- Tu regrettes, Maman, de n'être pas de la haute ?

- Alors je ne serais pas révoltée.

- Contre le fait, dit Margaret, que tu ne puisses manger du fromage quand l'envie te prend ?

- Si j'étais de la haute avec privilèges je ne verrais pas l'injustice.

- Bah, dit Louise, si ça les rend heureux.

- Tu es heureuse toi Louise ?

dit Margaret elle pause devant la gamine une copieuse assiette d'omelette aux patates. Ajoute de la coriandre. Vert, la coriandre. Poétique, sur le jaune de l'œuf.

- J'en veux bien,

dit Glanor.

- A Louise j'ai tout donné.

- Tiens, maman.

Glanor refuse le don spontané généreux de sa fille un truc la chipote, au profond. *Intimus*. Pas douloureux.

Une douleur absorbée par quelque chose à l'intérieur même de Glanor.

- Il reste des patates, dit Margaret, deux courgettes jaunes, j'ai planqué l'huile d'olive c'est toi qui m'a dit de le faire je peux sortir la bouteille.

- Quoi ! dit Louise bouche pleine. Il reste de l'huile ?

- Je suis égoïste que veux-tu, dit la mère. Ton frère et toi vous en foutez des tonnes.

- Ne me mets pas dans le sac de mon frère.

- Quand vous aimerez-vous ? dit Margaret elle prend place entre Louise et Glanor, dos à la cuisinière devant trois pommes de terre c'est tout.

- Je fais les courgettes,

dit Glanor elle se lève.

- Je peux terminer le vin ?

dit Margaret.

- On ne choisit ni ses parents ni ses frères,  
dit Louise.

- Tu n'aimes pas tes parents ?  
dit Margaret.

- Je les aime tant, dit Louise, qu'il ne reste rien.

- Même pour moi ?

- Toi c'est différent. C'est pas la famille.

- Tu as des copines, aussi.

- Va chercher l'huile,

dit Glanor à Margaret.

- Pour tes courgettes ?

- Pour tes patates.

- Dans une famille, dit Louise, tu sens qui sont tes alliés. Pil n'a jamais été mon allié.

Glanor pose la bouteille d'huile d'olive à côté de Margaret, Louise termine son assiette, Glanor passe sous l'eau les courgettes. Elle ouvre une bière.

- Envie de Robert Wyatt,  
elle dit.

Margaret fait le geste de se lever, Louise l'en empêche.

- Quoi d'autre, ma mère ?

dit Louise.

- Te prendre dans les bras.

- Tu vois, dit l'enfant après un baiser, nos amougeries valent celles de la haute.

L'amour ne fait partie d'aucune classe,

elle dit et on entend Wyatt.

16.

Glanor gare sa voiture sous un arbre que vibre un ciel blanc. La température stagne -maisons, trottoir, murets, sauf l'arbre qu'agite une main folle, pourquoi n'y aurait-il point de mains invisibles Glanor claque la portière Vlan. Surjoué. Elle rit d'elle-même. A cause des mains invisibles.

A Kalon mais une de ses églises avait pignon sur rue à Blaka, un ancien astronaute (formé sans être jamais monté) créa l'Église de l'invisible, avec un petit i, on ne peut que donner le nom de *Dieu* à tout ce qui n'est pas réel.

Glanor porte un chemisier bleu ciel, un tailleur gris perle manches trois-quart, talons aiguilles une lichette retient la cheville à la chaussure c'est important. Pourquoi ? Tu te vois orchestrer un lupanar tenaillé par une godasse sortant du pied?

Le type s'appelle Thomas. L'ancien astronaute. Sa théorie, qu'il valide scientifiquement, est que des intelligences extra-terrestres nous cernent depuis les débuts de l'humanité.

Dans les années 70, des gogos disaient avoir été kidnappés par des soucoupes volantes. Des gogos. Et puis le monde de l'astrophysique, dans la décennie 2010, affirmèrent que oui, il y avait statistiquement une possibilité de vie dans l'Espace. Des projets aux budgets faramineux furent mis sur pieds.

Ayant fait le tour de la consommation (à gogo), le tour des drogues, somnifères, anti-dépresseurs, le tour du monde, le tour des séries, ils étaient désespérés, les gens, de ne pas mettre durablement la main sur le bonheur,

les gens plongèrent dans le monde parallèle de l'intelligence artificielle, robots te connaissant mieux que toi-même désormais ce n'était plus un mythe, les gens perdaient le don de la patience, la fragilité de la tempête, l'ambivalence, l'exigence, le silence, désormais tout était simple, efficace et même on riait, surtout dans les républiques VIP comme Kalon réservée aux ingénieurs, aux forts en thème, aux pérégrins du code,

quand tu mets le pieds dans l'univers parallèle plus réel que le réel vivant qui fait ce qu'il peut, quand tes sens s'accoutument au virtuel non pas au *bios* qui signifie la vie, quand le réel t'ennuie désormais, et bien tu es attiré par *ce que tu ne vois pas* Hop, Thomas le pasteur vendit la thèse de l'Intelligence au sein de l'esprit humain, bientôt nous ferions connaissance avec Elle,

Thomas mettait en garde contre la consommation excessive de l'irréel, les parents trouvaient le type à terre, d'autant qu'il prônait la méditation, le soin du corps, l'éco-respect,

communiquer avec l'Intelligence extra-terrestre fallait trouver, nom de dieu.

Glanor marche sous les feuilles bruissées par mille mains invisibles elle sourit, les mains invisibles ne firent rien fait pour elle quand, en amour de Papaï elle le trompa, quand elle se mit à écrire à aimer plus que tout écrire que personne ne la remarqua, quand elle perdit son père qui n'aimait pas Lloyd et alors ?, quand elle comprit que ses enfants se déclareraient la guerre longtemps, quand elle réalisa qu'elle en faisait trop pas au bon moment, quand elle découvrit, il y a une poignée d'années, que sa peau se crevassait se mollessait se flasquait, elles étaient où, les mains invisibles ?

Glanor crache au trottoir. Le ciel blanc est bas.

17.

Elle entre par le devant, façade de crépit blanc, châssis gris foncés, impression de rendez-vous chez le dentiste. Tapis noir pas impec impec, rideau de velours rouge ceinturant un hall micro, qu'elle soulève. Une odeur de faux lilas lui insulte les narines. Nous vous attentions, dit Jean.

Quinze heures. Dans une heure elles sont là. Les clientes. A ouvrir les cuisses en faveur d'une verge. Ou bien ?

Glanor voudrait en parler avec les putains.

Elle suit Jean à l'arrière de la maison. Elle s'attendait accéder au salon carrelé avec d'une part contre le mur du fond le canapé de cuir au tissu patchwork dans les rouges, guirlande et coin casino. Au lieu de cela Jean la précède dans une pièce lumineuse de plantes en pot, dont une de deux mètres. Jean se tourne sur elle il est radieux.

Elle se dit que même face à la beauté, un moment est moins grandiose s'il n'est, avec un élu du cœur, partagé. Elle s'assied à la table blanche. Elle le reconnaît, l'endroit a du charme. Pas de faux parfum mais la voix de Sophie von Otter. Elle dit Sophie von Otter ? Jean dit Je vous ai aimé quand je vous ai vue vous n'aviez encore pas prononcé un mot.

– Hermès, dans les parages ?

– Pas là. Brut. Pas méchant.

– Sûr ?

elle dit à Jean,

il lui tourne le dos il introduit une capsule dans un appareil blanc flanqué de métal aux arrêtes élégamment vintage,

il porte aux pieds on dirait les mêmes vieilles baskets qu'hier,  
elle dit :

- Lloyd est votre ami ?
- On peut dire.

Yep. Mêmes baskets que la veille. Déglinguées.

- Vous n'occupez jamais la cour,

dit Glanor scrutant de la fenêtre la vacuité du flanc extérieur de la demeure. Jean se penche sur elle il porte un tee-shirt de couleur vert passé il est quelconque comme type, blond, pas un trait à titiller l'attention. Voix de rocaille. Sèche. Fleurs peuvent pas pousser.

- Des amis ont parlé de moi à Lloyd, il dit. Nous nous sommes croisés plusieurs mois, sans qu'il ne propose le job. Il avait besoin d'un comptable le sien était mort.

- Viré ?

- Mort.

- Ici ?

- Un jour Lloyd est passé à l'offre. C'était plutôt bien payé. J'ai failli sur le champs obtempérer.

- Il vous demandait de passer par la case sexe de ces dames.

- Sucre ?

- Noir.

- Les cinq mecs étaient liés. Ils venaient de perdre leur pote. Nestor.

- Viré par Lloyd, ils disent.

- Viré.

- Pourquoi avez-vous dit *mort* ?

L'oreille de Glanor perçoit, à l'étage, la voix du perroquet. La météo de Glanor perd quelques degrés.

- Parce que, dit Jean, finalement le type est mort. Un biscuit ?

- Lloyd se débrouille, dit Glanor. Un second café je veux bien. Lloyd n'a pas besoin de comptable.

- Le cousin d'Hermès est l'un des cinq. Soyez telle que vous êtes, Glanor.

- Je ne suis rien.

- Une mère, j'ai entendu dire.

Glanor est levée, jupe froissée sur haut de cuisse. Elle ne tend pas les fesses comme elle le fait par jeu afin que de soi le tissu tombe. Au mot *mère* sorti de la bouche de Jean une crainte agrippe Glanor. D'où ça vient, nom de merde.

Elle se rassied.

- Je suis davantage qu'une mère.

- Styliste, m'a dit votre frère.

- Poète.

Jamais elle n'a dit *poète* à propos d'elle pas même en solitude, *je suis poète*. Jamais elle n'oserait.

- Vous écrivez,

dit Jean il regarde l'écran de son bracelet.

- Tout, sauf la poésie.

- Vous voudriez de la chambre ? La cuisine est le lieu où je travaille. Nous ne pouvons l'occuper à deux.

- La chambre, à l'étage ?

- Celle qu'occupait Nestor.
- Son vrai nom ?

Jean fait Non de la tête. Dans les yeux de l'homme Glanor aperçoit comme une torche.

- Je pourrai la décorer ? La chambre ?

Jean hausse l'épaule.

- C'est oui ?
- J'en parle à votre frère.
- Aujourd'hui je fais quoi ?
- Vous revêtez l'uniforme.
- Pardon ?
- Lloyd a prévu des vêtements.

Jean se lève, sur une étagère blanche se saisit d'une enveloppe à côté il y a trois livres de Camus.

- De sa part,

il dit posant devant Glanor l'enveloppe.

- J'ouvre ?
- Je vous montre la chambre, vous vous y changerez.

Glanor se lève. A nouveau elle a besoin d'un café. Elle palpe l'enveloppe avant de la glisser dans le sac. Dans l'enveloppe c'est plein de foutus billets. Amarante sensation ultime, ceux qui en reviennent sont rayonnants il y a quelque chose qui là-bas l'attend.

18.

Assise sur le bord du lit côté fenêtre elle ouvre. Assez d'argent pour trois fois Amarante. La main de Glanor tremble qui remet en place l'enveloppe.

Demain elle amènera dans la chambre de quoi faire un café.

Le papier-peint est jaune poussin, feuilles de palmier. Glanor le peindra. Deux mois ne supportent pas la laideur.

Elle entend le perroquet sa cage est dans le bar contre la cloison de la pièce qu'elle occupera. Sa pièce. Il y flotte un parfum d'homme, rapport avec l'écorce.

Le tiroir du bureau, contre-plaqué, est rempli de feuilles vierges Glanor referme. Clac fait le résultat du mouvement opéré par son bras.

Le parfum d'homme l'agrée.

Dans l'espace bar à gauche de la chambre elle croisa tout à l'heure trois des gars ils furent amènes.

Glanor prend appui sur le châssis de la fenêtre, ôte les escarpins. Des femmes payèrent pour de l'amour. Du sexe, exactement. La frontière est avec aisance franchissable. Pas un chien policier pas un mirador. Du sexe à l'amour on peut se rendre à pied.

Plus on va vers l'amour plus le chemin est beau. Plus l'air est-il de fragrance. Des oiseaux chantent. Le cœur s'emballe. Les masques tombent. On se sent vivre. Revivre. Qui dirait non ?

Aucune des femmes ayant occupé le lit dans lequel il arrivera à Glanor de s'allonger ne dit non à l'amour. *Oui*. D'accord. Oui, oui, oui.

Ces femmes ont besoin qu'on les baise donc qu'on les désire donc qu'on les aime.

Fichus mots.

19.

Jean fait son entrée, sur le buste une veste vert foncé plutôt chic enfin, *quasi* chic. Le tee-shirt à couleur fanée s'accommode du ton, on dirait que le gars s'est coiffé, il tend à Glanor un cintre, robe bleu-gris au tissu d'une souplesse soyeuse. Il referme la porte.

Glanor rentre le ventre. Jean a souri. Ce type ne respire pas la vie mais la vie ne sonne pas faux sur lui. Glanor se fout à poil, garde les escarpins, elle a besoin de se sentir belle ou son courage, au sol, agonisera.

Il y a des gens courageux ils se fichent de leur image, sont connectés direct au réel sans transiter par le regard sur soi. Glanor a besoin d'éprouver le *sentiment de sa propre beauté*.

Sans cela elle se sent *laide*.

Et alors, direz-vous. Ce n'est pas cela qui empêche d'agir.

Mais si, mais si.

Voyons, non.

Foutez-moi la paix.

On ne vous aime pas parce que vous êtes belle. Vous n'êtes pas un corps *seulement*. Vous êtes indivisiblement un regard, une voix, une grâce dans le geste. Vous êtes un savoir. Vous êtes un cœur. Avez-vous besoin de vous sentir aimée pour agir ? Aimée, ou désirée ?

Glanor passe la robe, Glanor est nue dans la lumière jetée par le blanc du ciel, une lumière transparente. Il y a un miroir au plafond, sur chacun des murs. Avant de lever les yeux sur elle, déjà elle se sait belle, à cause de la robe, Glanor se dit que des femmes en désamour de leur corps durent ici assister au culbutage besogneux d'un homme éjaculant dans leur con, assister à la chose via les miroirs, capter de loin le mouvement, pas regarder leur propre corps, difforme, non. Pas le regarder. Ou bien. Jouir d'être par la douleur tordue ? Souffrir tant, qu'enfin les larmes sortent ?

La robe convient à son goût,

pas à un goût *général*,

au goût qu'elle a d'elle-même,

Glanor a le sens du décor, un décor de bordel, un décor d'éléments hirsutes ne cadrant point avec l'idéal bourgeois ça non,

elle aurait aimé naître le cul dans le panier supérieur, vivre à Kalon, pas à Blaka ou dans l'une des trois cents sous-régions de l'Alliance,

Kalon d'où s'envolent les citoyens pour le monde dans des avions solaires que Blaka ne peut s'offrir,

le monde elle voudrait le voir de ses yeux, avant de mourir, pas sur un écran, elle voudrait éprouver le monde, le ressentir en même lieu que sa beauté à elle.

Foutu.

Glanor se poste derrière la fenêtre, en contrebas une voiture ralentit une femme en sort elle porte des lunettes noires, Glanor guette, de ses deux ouïes. Derrière la porte de la chambre apparaît un rire précédent le silence.

Dix minutes passent Glanor aurait du prendre un livre.

Foutu. Ta peau se racrapote. *Racrapoter*. Drôle de mot ne trouves-tu pas ? Ris !

Jean est là, main sur la clinche, Glanor se retourne, ses ouïes dormaient, où ? Sur un lagon de vagues molles ? Devant quatre mille mètres de roc ? Dans une double

canopée ? Nenni. Les ouïes de Glanor dormaient elles ne voulaient pas entendre le moment qui vient. Où Glanor devra.

– Viens,

lui dit Jean il sourit.

– Lequel ?

elle dit passant à sa hauteur.

Jean la regarde plutôt que de la retenir, Glanor s'immobilise, la respiration de l'autre lui envoie une vapeur chaude, elle détourne la tête vers l'espace bar, aurait-elle mal deviné ?

– Lloyd t'a dit ?

fait Jean.

– Rien.

– Il aimerait. Ce n'est pas obligatoire.

Le crâne rasé, à cinq mètres sur la gauche, a le nez sur un livre, jambes croisées. Glanor le désigne.

– Ce sera fait,

elle dit.

20.

L'entrebâillement de la porte rapetisse. A travers lui Glanor observe la tension entre le livre et l'homme-pute au crâne rasé. Jean disparaît du champs. Crâne rasé lève la tête vers elle. Il sait.

La porte est contre le chambrant. Glanor, à l'intérieur de la chambre, y pose le dos. Elle respire. Son téléphone bip.

Je rentre plus tôt que prévu, saucisson de Blaka vin blanc fromage toi et moi au piano.

Le cœur de Glanor fripe, redevient lisse bien tendu, jeune cœur de maman. Pil joue au piano mieux que son père. Il joue *sensuel*. Leur duo se fait rare oh son précieux.

Prenant appui sur l'ossature du lit elle ôte les escarpins, les *balance* serait juste, se relève déjà la porte est ouverte Glanor marche elle dit frôlant Crâne rasé, Quelle chambre ? Il la retient par le poignet, le livre de ses genoux tombe. Il le ramasse, appuyant de l'autre main sur la veine de Glanor.

Le nom de l'auteur du livre, elle ne connaît pas. Une femme.

L'homme se lève il est seul dans le bar. Il l'entraîne, pression sur le poignet relâchée.

Ils entrent dans une chambre sans âme tout du moins dotée d'une âme inconnue à Glanor.

– Écoute,

il dit l'attirant à elle.

– Non,

elle dit.

Il la tient à distance, d'où elle avise de son charme. Elle avance les lèvres. Il la laisse arriver. Il recueille les lèvres. Les bras étreignent le corps. L'emprise est dure. L'homme ne sort pas la langue. Il embrasse. Elle en a la pensée coupée. Pression d'une main large sur le bas de son dos à elle.

Elle se voit avec sa sœur sur un pédalo, elles rient. La langue de l'homme est chaude dans sa bouche. Lucrece porte un chapeau de toile blanc. Glanor embrasse sa sœur cadette dans le cou. Elle la mord. Glanor rit. L'homme retire la langue. Reprend la

bouche de Glanor. Il fait noir dans la pensée de Glanor. Noir, comme une peau bien tendue.

L'homme la soulève l'étend sur le lit comme on ferait voler la nappe avant qu'elle ne s'étale sur la table des agapes. Glanor a envie de passer la main sur le crâne chauve, se retient, la main se retient, de se retenir la main va au clitoris, la main fouille le clitoris, rarement elle fouille ces régions,

est-ce dégouttant de désirer son propre corps,

l'homme prend la fouilleuse main, la prend avec douceur la pose sur son ventre nu, Glanor avait les yeux fermés elle les ouvre passe une main sur le crâne, ne pas griffer, Glanor, tu serais punie, pour avoir désiré ton propre corps, ta rage ne sera pas reçue comme faveur impériale non,

la main griffe, un peu, l'homme émet son premier son, Glanor enfonce plus pointu, elle raie,

la sauvagerie de ses émois plaira-t-elle à l'individu pourvu d'une virgule entre les jambes un point c'est tout,

son corps commande la progression mais elle sent monter la folie de détruire elle y va, elle plante,

il la retourne lui enfonce la queue dans le vagin d'un trait Vlan la queue se dilate dans l'entièreté de la cavité,

le corps de Glanor se fout à quatre pattes l'homme baise la croupe rehaussée, genoux au matelas ferme, torse de Glanor non point avachi à la manière d'une chienne, mais relevé mains vers l'arrière sur le crâne du baisant, mains douces,

Glanor mouille des rivières ça coule comme un pus crevé l'homme jouit retenant le fou désir entre les cordes vocales, le désir de l'homme à l'instar d'une strip-teaseuse baisant une corde métallique,

The Chords chantent Sh-Boom dans un baffle voyageant dans le couloir de l'autre côté de la porte fermée, une femme rit,

les mains de crâne rasé tiennent serré contre lui le corps de Glanor elle se sait veloutée il la caresse, tous deux à genoux, dos tendu, lui derrière elle,

elle les mains sur son crâne,

lui les mains sur son ventre,

elle, sent le sperme couler à l'intérieur de la cuisse, la gauche,

lui pose le nez sur la nuque,

The Chords se sont tu,

Glanor ne devrait pas parler elle dit Les chambres sont isolées à ce point ? et se lève et enfle sa robe de coton noir se poste à la fenêtre, l'homme approche, l'étreint par derrière, toujours se dégage de lui une odeur de, Glanor ne saurait y poser de mot, il n'y a pas de mots dans la tête de Glanor il y a des sensations muettes de se dire.

– Maintenant tu connais mon métier,

dit l'homme au crâne rasé.

21.

